

Jouer avec les dieux – Dossier pour enseignant.e.s

24.06.24

Cette exposition traite des religions à travers le rite, la fête, la retraite, la danse, la transe, le théâtre, le rire, la pratique, la lecture, le jeu, la caricature et l'iconoclasme. Plus de 100 œuvres y sont présentées. Elles appartiennent à l'histoire de l'art et de la littérature, elles évoquent la mythologie grecque, la tradition monastiques, les religions asiatiques, juives ou chrétiennes, elles reprennent également des éléments de la pratique quotidienne et privée à travers des chapelets, des jeux, des grigris... On y voit quatre films et on y entend cinq enregistrements mystérieux faisant référence à des pratiques rituelles vocales. L'idée générale est de rappeler que la religion est d'abord et à l'origine une occasion de mettre en action des comportements qui sortent de la pratique quotidienne des actions humaines, comme dictés par un jeu dont les règles ne sont pas ordinaires.

Ce dossier propose d'abord une explication du cadre formel de l'exposition puis présente chacune des salles en reprenant des formes concises d'explications que l'on retrouve sur les parois et en racontant l'enchaînement des propositions scénographiques. Dans une deuxième partie (pages 19 et ss) 60 œuvres majeures de l'exposition sont expliquées en détail, indiquées par un numéro que l'on retrouve dans la première partie du dossier.

Présentation formelle

« Jouer avec les dieux » se déroule dans les cinq salles consacrées aux expositions temporaires du MIR.

Chacune des salles a un titre et une ou des couleurs :

Salle 1 : Loin des usages du monde est **verte** et **violette**

Salle 2 : Danser avec les dieux est **rouge**

Salle 3 : Rire avec les dieux est **jaune**

Salle 4 : Juger les dieux des autres ? est **bleue**

Salle 5 : Le Magasin des croyances est **violette**

Scénographie :

Elle utilise des couleurs pour bien typer chaque espace (marque de fabrique du StudioTovar déjà appliquée dans l'exposition permanente).

Les formes ovoïdes colorées que l'on voit sur les murs sont là pour suggérer l'apesanteur et l'hallucination visuelle d'un monde à l'écart des réalités visibles.

Un cadre en bois entoure les parois. Il parfois interrompu ou décollé. Il symbolise par ces ruptures le « décadrement » opéré ici et là par la religion.

Les bougies et lumières dans les quatre premières salles sont les éléments traditionnels du vocabulaire religieux. Le X lumineux de la salle 4 (*Juger la religion des autres ?*) exprime quant à lui le refus des autres systèmes de croyance (une croix sur la religion qui n'est pas la sienne).

Fil rouge auditif :

Dans chacune des salles et selon des périodicités spécifiques, des poèmes sonores de deux minutes traversent l'espace. Ils sont l'œuvre du poète sonore Vincent Barras qui explique à leur propos : « Les poèmes créés à l'occasion de l'exposition *Jouer avec les dieux* sont intégrés en tant qu'objets sonores, présentés à l'aide d'une diffusion sonore spécifique, au milieu des autres objets exposés dans les différentes salles du MIR. Ils relèvent d'une ancienne pratique, un très ancien *plaisir*, présent dans la plupart des traditions culturelles et religieuses : celui de donner forme à l'onde corporelle, de jouer avec la parole, souffle et son avant d'être sens et discours ».

Lien de l'exposition avec la Réforme et le MIR :

La question religieuse est constitutive du MIR qui, dans ses espaces permanents, propose une histoire de la Réforme depuis le 16^e siècle jusqu'à aujourd'hui. L'approche est laïque. On y découvre notamment qu'un des tous premiers traités d'histoire des religions, les *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, est paru à Amsterdam dès 1723 sous l'impulsion de deux huguenots français. Trois siècles plus tard, *Jouer avec les dieux* déploie en trois dimensions une mise à jour de ce premier inventaire des traits communs à l'origine de tout système de croyances.

Catalogue :

Sous la direction de Philippe Borgeaud, sous le titre *Jouer avec les dieux. La Religion d'avant les religions*, paraîtra d'ici fin juillet. Épreuves en PDF disponibles sur demande à gdemontmollin@mir.ch



Commissariat :

Philippe Borgeaud est un helléniste et historien des religions suisse. Il est professeur ordinaire d'histoire des religions antiques à l'Université de Genève de 1987 à 2011. Ses travaux portent sur les religions de l'Antiquité et leur réception, sur l'historiographie de l'histoire des religions en tant que discipline scientifique ainsi que sur la comparaison en histoire des religions. Il est l'auteur de nombreux livres, dont *La pensée européenne des religions*, Seuil, 2021, a inspiré *Jouer avec les dieux*.

Salle 1

Jouer avec les dieux



La première salle, en vert, présente le sujet de l'exposition dès l'entrée, sur la cimaise face à la porte. On peut y lire **un extrait du Petit Prince de Saint-Exupéry** où le renard du célèbre récit explique que dans son village, il y a un rite chez les chasseurs, au cours duquel chaque jeudi, ils dansent avec les filles du village : « **Si les chasseurs dansaient n'importe quand, les jours se ressembleraient tous et je n'aurais pas de vacances** ».

Le thème de cette exposition est **la pratique religieuse qui s'exerce à l'écart de l'agitation de la vie quotidienne à travers des rites**. Ils s'apparentent à des jeux dont les règles prennent plusieurs formes : **fêtes débridées, pratiques de retraits, rituels musicaux, danse, transe, jeux...** L'exposition passe en revue ces différentes modalités (sans oublier les jeux dangereux du rejet des autres) à travers plusieurs thématiques : *Danser avec les dieux, Rire avec les dieux, Juger les dieux des autres ? Le Magasin des croyances* et, pour commencer, *Loin des usages du monde*.

Loin des usages du monde

Sévère, intransigent, dangereux, le sacré charrie trop souvent des alluvions désagréables : blasphèmes, excommunications etc. Il convient de tourner le dos à cette violence pour découvrir d'autres jeux, en retrait, loin des soucis du monde. Les humains ont besoin de fêtes et d'imaginaire. Ils aiment à bousculer l'opposition entre sacré et profane.

L'homme a été fabriqué pour être un jouet pour la divinité, et cela c'est véritablement ce qu'il y a de meilleur pour lui. Voilà donc à quel rôle tout au long de sa vie doit se conformer tout homme comme femme, en se livrant aux plus beaux jeux qui soient... Platon

Les deux premières œuvres sont d'abord la première édition de 1513 des *Œuvres complètes* de **Platon** (3)¹, où le philosophe dit notamment, et cette phrase est mise en exergue dans la salle, que **l'homme, jouet créé par les dieux, doit se livrer aux plus beaux jeux qui soient**.

¹ Les numéros renvoient à la fois à la numérotation de l'exposition et à des cartels développés dans la deuxième partie de ce dossier dès page 19.

La deuxième est la Géographie de **Strabon** (4) où ce philosophe du 1^{er} siècle après J.-C. déclare que « **s’il est une chose que partagent les Grecs et les Barbares, c’est bien de pratiquer les rites concernant les dieux avec un relâchement de nature festive** ». Cette citation apparaît en grand sur le revers de la cimaise centrale, à la fin de la 1^{ère} salle.

Ces deux citations donnent le ton de l’exposition. Dans cette salle, on sort du cadre de la vie ordinaire par l’exposition de motifs sur trois parois toutes de vert, tirées de la **mythologie grecque (et romaine)**. Après les deux livres de Platon et Strabon, on peut admirer deux scènes de **bacchanales** réalisées par Nicolas Poussin (5)



et Alice Bailly (6) (une bacchanale est une danse en l’honneur de Bacchus) et trois scènes de **Ménades**, respectivement visibles sur un petit médaillon antique de lampe romaine (7), un relief du 2^e siècle av. J-C. (8) et un grand tableau du peintre Félix Vallotton (9). **Une ménade (version grecque de la bacchanale) est une femme possédée par Dionysos qui adopte des comportements violents et carnassiers**



à l’égard d’animaux (chevreuil coupé en deux) ou d’humains (en l’occurrence Orphée, dépecé par les femmes chez Félix Vallotton).



Après deux Bacchanales et trois Ménades, place au Dieu **Pan**. C'est le Dieu qui déstabilise les certitudes (il a donné le mot panique), il incarne la **séduction**, la peur, le **bruit** et la **musique**. On le voit à quatre reprises dans la salle : via une **tête en marbre** (10) dans la cimaise centrale (-100 avant J.-C.), à travers une scène où on l'observe poursuivant syrinx qui va se métamorphoser en roseaux et donner naissance à la flûte de ... Pan (11), sur quatre couvertures de la célèbre revue littéraire le New-Yorker (1925, 1993, 2003, 2010) et sous les traits de **Satan** dans la *Description de l'assemblée des sorciers qu'on appelle sabbat* (13) une eau forte du graveur Jean Crespy (1660-1730). Cette gravure couvre en agrandissement toute une paroi de la salle et accueille un lexique permettant aux visiteurs de s'informer sur quelques termes importants de cette salle (voir ci-dessous).

En résumé, loin des usages du monde à travers l'imaginaire mythologique, grec essentiellement, traduit, sous le patronage de Platon et Strabon par deux Bacchanales, trois Ménades et quatre variations du Dieu Pan, en tout neuf références à la mythologie grecque et ses imaginaires, avec des œuvres de l'antiquité et des réceptions artistiques jusqu'au 20^e siècle.

Deuxième temps fort de la salle et sur paroi de couleur violette : le **détachement monastique**.

Le besoin d'un détachement se fait sentir partout. L'humain, le simple mortel, rêve de son île ou de son jardin. Le moine traduit cette aspiration dans une solitude organisée, réglée selon des heures bien arrêtées (repas, promenade, offices religieux), avant de rejoindre, pour la prière ou le repos, la cellule à l'abri de la clôture. Une telle ascèse se rencontre en Occident et en Inde, au Japon ou en Chine, selon de multiples modalités, collectives aussi bien qu'individuelles, allant du détachement bouddhique à la non-violence jaïn.

On observe d'abord une image pieuse originaire du Valais au 19^e où **une jeune fille qui entre dans les ordres** déclare : « Adieu Parents ! Adieu monde trompeur ! Le Couvent seul peut faire mon bonheur » (15).



Lui succèdent la stèle d'un **Buddha chinois** de 960 (16),



puis **quatre statues de Buddhas Maravijaia** (17 et 18), en position de lotus avec une main droite pointée vers le sol pour symboliser la générosité, et une petite statuette jaïn (18) dont on ne voit que le contour, le vide intérieur désignant l'âme.



Deux photos montrant la **procession de moines cisterciens** au sortir de l'office à l'Abbaye d'Hauterive (19), terminent cette séquence. Un Glossaire géant disposé sur un agrandissement de la gravure de l'assemblée des sorciers (voir plus haut) définit les termes importants de cette salle (cité au complet ici) :

Bacchanale : Littéralement fête en l'honneur de Bacchus (dieu romain assimilé au grec Dionysos).

Clôture : Zone réservée aux moines, dans un monastère.

Dionysos : dieu grec de l'ivresse et de la transe, maître des illusions et du théâtre.

Jain : Adepte du jaïnisme, religion originaire de l'Inde, caractérisée par le rejet du système des castes, la non-violence et le véganisme, ainsi que par l'ascétisme rigoureux des moines.

Ménade : femme possédée par Dionysos. On l'imagine sortie du foyer domestique pour rejoindre Dionysos dans la montagne où coule le lait et le miel, en compagnie d'un cortège de satyres.

Orphée : musicien gourou, dont les anciens Grecs disent qu'il fut initiateur de rites secrets, et que sa lyre était capable de charmer les bêtes comme les humains, et même de faire bouger les éléments naturels.

Pan : avec ses pattes de bouc, sa barbichette et ses cornes plus ou moins visibles, ce dieu grec, ami de Dionysos, incarne tour à tour la séduction, la peur, le bruit et la musique.

Satyres (faunes en latin) : compagnons espiègles de Dionysos, les satyres sont des créatures hybrides, empruntant leurs jambes et leurs sabots à l'âne ou au cheval.

Salle 2

Danser avec les dieux

La transe de possession est un phénomène tout à fait commun pour ne pas dire banal dans de nombreuses civilisations. C'est une expérience plus ou moins formelle, à la fois de théâtre, de danse et de vertige. Contrairement à la bacchanale et au monastère (Salle 1), c'est dans l'espace public que prennent place les jeux de la transe, instaurant une interaction entre observateurs et acteurs. La théâtralisation d'une attaque démoniaque à Bali, l'intervention des chamans au nord du Népal, les formules étranges proférées par un magicien de l'Antiquité gréco-égyptienne ou encore les exercices de glossolie à Genève représentent autant de mise en spectacle de la transe.

Le pas de côté proposé par la religion, associée à la fête et au jeu, s'incarne particulièrement bien dans la danse et la transe. Si la salle précédente propose un **décadrement** dans la mythologie et le détachement monastique, c'est sa **forme théâtrale** et publique qui est montrée ici avec deux moments forts.

À Bali

La Rangda aux dents de tigre, incarnation de tous les maux, lance un cri rauque et apparaît dans la nuit du village, à la lueur des torches. Son maléfique pouvoir de suggestion s'empare brusquement des assistants avec une violence irrésistible. Pendant ce temps, deux hommes se sont glissés dans un corps d'un animal gigantesque, celui du Barong sacré, l'esprit protecteur de la communauté villageoise.

Tout d'abord des éléments liés à la mise en scène d'une attaque perpétrée dans un mythe à Bali par **la Rangda (24)**, un masque de deux mètres de haut datant de 1930,



à droite de la salle orange, attaque dont un extrait du déroulement est présenté dans le film placé au sommet de la grande paroi sur la gauche. On y voit la **danse du Barong (23)**, marionnette géante habitée par deux personnes, qui s'oppose à la Rangda, avec l'appui de **jeunes guerriers balinais armés de kriss**, une arme à lame souvent sinueuse, traditionnelle du monde malais.

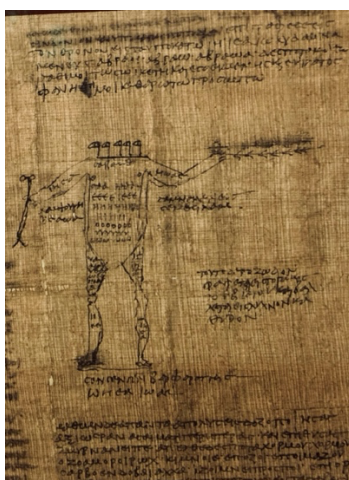
Quatre photos immortalisant cette danse (22) ainsi qu'un panneau spectaculaire accueillant **neuf kriss (23)** originaires de plusieurs parties de l'Indonésie et d'époques différentes (du 16^e au 20^e siècle), complètent cet épisode balinais.

De la danse théâtrale à la **transe**, la frontière est poreuse. Surtout quand cette dernière est publique. Chez les **Magars du nord du Népal**, les chamans pratiquent à ciel ouvert. Effectuant un voyage dans les mondes invisibles pour **recupérer des âmes égarées**, ils entrent en transe pour communiquer avec elles. Quatre photos sur la paroi en face des scènes balinaises présentent quelques scènes significatives d'épisodes chamaniques au cœur de la société magar (27).



Le **tambour** est un objet capital du rituel. Un spécimen avec sa baguette est présenté sur la paroi (26), de même qu'un agrandissement d'une photo d'un rituel chamanique où il est requis de grimper au sommet d'un mât.

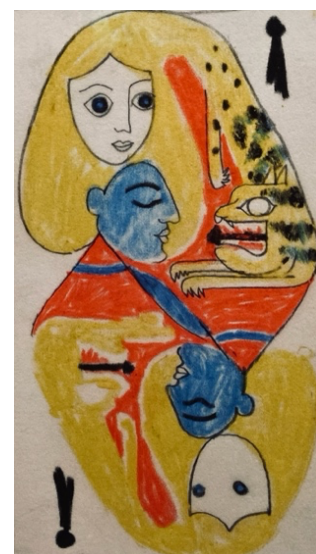
Qui dit **transe chamanique**, dit **communication avec l'invisible**, mais parfois sans se donner en spectacle. Un **papyrus magique grec du 3^e siècle après J.-C.**, exposé sur la même paroi (28), présente le dessin d'une redoutable divinité que l'on peut invoquer en récitant les lettres d'une langue incompréhensible calligraphiée au bas du document.



Incompréhensible également, la langue d'une Genevoise, **Elise Müller alias Hélène Smith**, considérée comme **une médium** à la fin du 19^e siècle. La fin de cette salle lui est consacrée. Ses **expériences quasi « chamaniques »** s'apparentent à la **glossolalie**, le parler en langues de la Pentecôte biblique et des pentecôtistes. On peut en lire quelques expressions reproduites en haut de la cimaise à droite :

Mitchma mitchmou tchaminem mimalchineg
masichinof mézavi patelki abrés inad navette
naren navezze mitchichenid naken chinoutoufiche

Les autres objets consacrés à Hélène Smith sont le livre ***Des Indes à la Planète Mars*** (29B), une étude du psychologue Théodore Flournoy sur **Hélène Smith qui disait entrer en communication avec les habitants de l'Inde et de la Planète Mars**, une photo de ces deux personnes ensemble, **des textes « martiens » écrits par le célèbre Ferdinand de Saussure** (29 C) et une variante surréaliste du **Tarot de Marseille** réalisée par des proches d'**André Breton** et dans laquelle apparaît la figure de la fameuse Hélène Smith dont on voit aussi une reproduction agrandie (29 E).



En résumé, le visiteur observe dans cette salle le « décadrement » provoqué par la religion sous ses expressions théâtrales, dansées et linguistiques, avec un épisode sur une danse balinaise, des pratiques chamaniques au Népal, de la magie égyptienne antique et un cas de glossolalie médiumnique à Genève à la fin du 19^e siècle.

Glossaire de cette salle (c'est le dernier de l'exposition) :

Chamane

Le mot est emprunté aux Toungouses, population sibérienne de langue altaïque (turco-mongole) connue dès le 16^e siècle, qui appelaient ainsi leurs spécialistes religieux. La racine sama - désigne le fait, pour un animal en rut, de « remuer l'arrière-train, les pattes postérieures » et par extension « danser et chanter lors des rituels », « chamaniser ». Le chamane communique par la transe avec l'invisible. Son « voyage » le fait communiquer avec les « maîtres des animaux » qui lui donneront accès au gibier ; il lui permet aussi de récupérer, dans un monde parallèle, l'âme égarée d'un malade.

Glossolalie

Littéralement le fait de « parler en langues ». Renvoie aux langues de feu qui descendirent sur les chrétiens de la Pentecôte et leur offrirent la capacité de parler toutes les langues du monde. Dans la réalité contemporaine du Pentecôtisme, les fidèles profèrent des paroles incompréhensibles, considérées comme une manifestation de l'Esprit. La médium Hélène Smith, dont il est question dans cette salle, entendait et transmettait des langues inconnues jusqu'à elle (le martien, par exemple).

Voces magicæ, ou voces mysticæ (« paroles magiques, ou paroles secrètes »)

Vocables transposés de langues étrangères ou simplement énigmatiques que les magiciens de l'Égypte gréco-romaine utilisaient pour attirer à eux des divinités puissantes capables de les aider à résoudre les soucis très concrets de leurs clients (peines d'amour, haines, vengeances, résolution d'un procès, etc.)

Salle 3

Rire avec les dieux

« Rions avec les dieux » (ou à leur dépens ?), invite la salle toute de jaune, qui préfigure le rire jaune de la salle suivante.

Sur les sentiers de l'histoire religieuse, partout et depuis toujours, on rencontre des manières poétiques de subvertir la rigidité de l'ordre et du devoir, en pratiquant l'ironie et l'humour. Autant ils aiment que l'on joue avec eux, autant les dieux aiment le rire. Des fêtes où éclate l'humour existent même au sein de traditions où le rire fut officiellement condamné. Si le discours théologique des Pères de l'Église insiste sur la Croix et la Passion, le rire chrétien existe bel et bien, coincé qu'il est entre la Vallée de larmes, réalité présente, et le futur lointain du Paradis. Il y a toujours, néanmoins, une place pour la joie et le rire ici-bas.

La religion permet le décadrement grâce au rire provoqué, sur la paroi de droite, par un **moine du 13^e siècle** réfugié dans un cellier pour y **boire du vin** ,



et à l'autre extrémité, par la représentation vers 490 av J.-C. **d'un satyre plongeant impatientement dans une jarre** pour s'y enivrer sans se soucier du spectacle qu'il offre de son sexe mis à nu (32)

Voilà qui n'aurait pas plu au Réformateur Oecolampade. Dans un livre présenté juste à côté, *De risu paschali* (33), le Bâlois **critique vertement « le rire pascal »**, une coutume répandue en Rhénanie au 16^e siècle le jour de Pâques. Le prédicateur est autorisé à prononcer des plaisanteries **grossières** lors du culte afin de dérider l'auditoire.

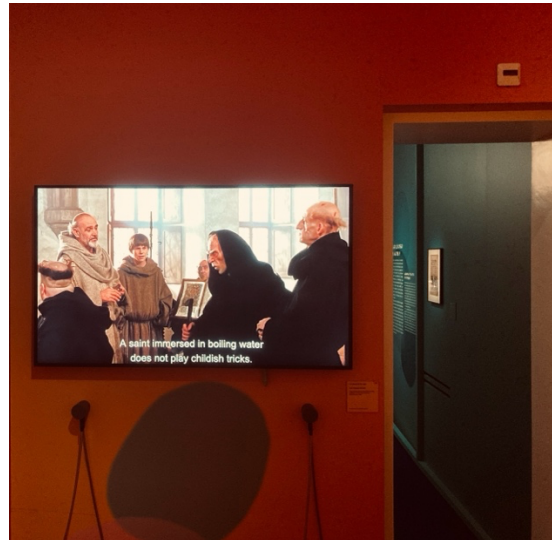
Au cœur de cette paroi, des variations se succèdent autour de la fête de **Pourim**, liée au Livre biblique d'Esther qui célèbre la victoire des Juifs sur un vizir dans la Perse du milieu du 1^{er} millénaire avant J.-C. La fête de Pourim tire son origine de cette histoire. Un rouleau datant de 1641 présentant ce récit (35) est exposé au centre la paroi, à côté de plusieurs **crécelles** (36 B), **l'instrument par excellence de cette fête bruyante**, dont un tableau de la Polonaise Malgorzata Krasucka (37) donne une représentation contemporaine.

De l'autre côté de la salle, **sept scènes humoristiques** réalisées par des dessinateurs contemporains sortent Dieu et la religion des cadres traditionnels: « Descends, si t'es un homme », invective quelqu'un qui regarde d'en bas vers un ciel vide (**Barrigue**). « On a le droit de dire quoi dans cette ville ? », demande Calvin en arrivant à Genève avec son baluchon (**Mix et Remix**). « Tout est permis à condition que ça ne fasse pas plaisir », prêche un pasteur du haut de sa chaire (**Albert de Pury**), alors qu'une vieille dame dans une Église surchargée de symbole se plaint à Dieu de son inexistence : « Que vous n'existiez pas, soit, mais à ce point, c'est indécent » (**Sempé**).



« Si vous commencez à douter, c'est fichu », prévient un marcheur qui se promène dans le vide (**Piem**), alors qu'un chat sur le pas d'une porte prie un ecclésiastique de passer son chemin car il est « la seule divinité admise dans la maison ».

Pour finir, sur la dernière paroi, un extrait du *Nom de la Rose* d'Umberto Ecco réalisé par Jean-Jacques Annaud à propos du rire défendu dans l'Église (39)



consonne avec une citation de **Jean Chrysostome** sur la paroi de droite qui prétend que **Jésus n'a jamais ri**.

Salle 4

Juger les dieux des autres ?

Par nature superstitieux, les humains adoptent avec le plus grand sérieux des usages qui ne sont fondés sur aucune nécessité pratique mais auxquels ils tiennent énormément. Mais un doute surgit aussitôt : nous ne sommes pas seuls au monde. D'autres, proches ou lointains, ont d'autres tabous et d'autres rites. Nos pratiques les plus sacrées ne le sont que pour nous. On peut aussi, malheureusement, quand on ne comprend pas les superstitions des autres, se laisser entraîner à rire de manière hostile. Des sarcasmes à l'iconoclasme destructeur, la distance est vite franchie.

Le **décadrement** proposé par la religion suivant le principe muséographique de *Jouer avec les dieux*, se voit déjoué par le processus de caricature enclenché pour **recadrer** les dieux ou religions des autres en les **caricaturant et en les détruisant**.

La salle propose plusieurs caricatures, en images et en textes, ainsi que des scènes d'iconoclasme qui vont encore plus loin que la mise en cause par l'ironie ou le ridicule. « Juger les dieux des autres » revient à les rejeter.

La première scène emblématique sur la paroi définissant la salle montre **Abraham détruisant des idoles**, une image réalisée en l'an 1000 en contexte musulman pour illustrer une scène qui n'est pas dans la Bible mais dans le Coran et des midrash juifs. Abraham fracasse les statues vénérées par son père Terah, **au nom du Dieu unique** dont le Patriarche est le premier fidèle.

Sur la paroi de gauche, place à des caricatures. **Martin Luther et Jean Calvin sont conduits en enfer** sous le pinceau du peintre catholique anglais E. van Heemskerck (45). Ce sont des copies de deux tableaux exposés au MIR dans la salle 3 (45). L'eau forte de **William Hogarth** *Crédulité, superstition et fanatisme* (44), **ridiculise les méthodistes et leur fondateur John Wesley**, habillé en Arlequin et qui vocifère à qui mieux mieux. Plus loin, Jan Luyken détaille une scène **d'iconoclaste radicaux protestants en train de briser des statues de toutes tailles** (46). Même furie dans une satire contemporaine réalisée par le dessinateur de presse Chappatte, où un membre de l'État islamique dit à un collègue après avoir fracassé des statues : « **J'avais jamais été au musée, mais je trouve ça génial** ».

Au centre de la paroi du fond, une reproduction en grand de **l'Adoration du veau d'or** (47),



par un peintre de l'école de Filippo Lippi (1457-1504). C'est l'épisode au cours duquel les hébreux dans le désert fabriquent un veau d'or afin de pouvoir l'adorer. Le veau d'or renvoie au dieu égyptien Apis. **La scène décrit le comportement des Hébreux comme une rechute vers le culte des anciens dieux.** Ceux-ci sont caricaturés tout au long de la Bible, tout spécialement le taureau ou le veau, souvent assimilés aussi au Dieu Baal.

Sur la troisième paroi, de gauche à droite, **sept livres se suivent.**

1. *Les traits de feu de Satan* (56), un recueil compilant plusieurs **textes juifs condamnant le christianisme et la figure de Jésus**. On y trouve notamment les Toledot Jesu (traditions de Jésus) racontant que Jésus est un faux prophète.
2. Une édition de 1563 du livre du philosophe et poète romain Lucrèce (49), *De rerum natura*, livre 6, où il explique que la **superstition est provoquée par la peur**. Diogène nous en a libéré. La superstition est ici considérée comme négative.
3. *L'institution de la religion chrétienne* (50), dans sa première édition de Calvin où le théologien genevois explique que « **l'esprit de l'homme est une boutique perpétuelle et de tout temps pour forger des idoles.** »
4. *Le traité des reliques* de Jean Calvin dans sa première édition (54) où le natif de Noyon **se moque des reliques innombrables vénérées par les catholiques** (sept suaires, trois prépuces du Christ, une fourmière d'ossements et du lait de la Vierge).



5. Un volume des *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde* (51). Une évocation de toutes les religions connues, présentée sous la qualification générale de la superstition (même les pratiques monothéistes, protestantes incluses).
 - Au-dessus de l'ouvrage, deux fac-similés exposent la gravure *Diverse pagodes et pénitences des faquirs*, une scène liée à la présentation de l'hindouisme. Tout à droite, une dévote pratique une fellation au fakir (52). Cette scène est recouverte d'une tache d'encre dans un exemplaire de la BNF (53).
6. *Des juifs et de leurs mensonges*, de Martin Luther (57). Une première édition de ce célèbre ouvrage du Réformateur dans lequel il propose, deux ans avant sa mort, **que les juifs soient privés d'argent, de droits et d'éducation et qu'ils soient expulsés d'Allemagne, puisqu'ils refusent de se convertir.**
7. *Lettres des hommes obscurs* (55), un recueil de 118 lettres inventées par un ami de Luther en 1523 **pour ridiculiser leurs prétendus auteurs qui attaquent Jean Reuchlin, un grand humaniste catholique de la trempe d'Érasme, défenseur des juifs et spécialiste de la kabbale.**
8. *Le monde enchanté* de Balthazar Bekker (1694) (58), un ouvrage qui veut ridiculiser les pouvoirs du diable en rassemblant une multitude d'histoires à son sujet qui, **paradoxalement, offrent un inépuisable trésor d'enchantement.**
9. *L'histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle* (1710) 59, raconte des mésaventures loufoques de ce dernier et évoquent sa bibliothèque qui permet **un inventaire détaillé de livres rares sur l'astrologie, les fées et les superstitions.**

Salle 5

Le magasin des croyances

Les « religions du monde » sont des constructions sociales façonnées dans l'histoire par des autorités se référant à des doctrines ou à des promesses de salut. On y rencontre des écrits, des images, des arts. Des savoirs réflexifs et critiques s'y élaborent aussi, à l'aide de traductions et de commentaires. L'infinie diversité des manifestations de piété est fascinante, et déborde du cadre des religions « officielles ». Elle se déploie des plus hautes philosophies jusqu'aux plus petits objets. D'innombrables instruments accompagnent le « jeu » des rites. Disposés côte à côte, ces objets provenant de cultures différentes, constituent au premier abord un magasin de piété et de superstitions invitant à la critique. Pris dans son contexte propre, chacun d'eux est toutefois scrupuleusement pris au sérieux.



On se retrouve à la fin du parcours dans **un magasin circulaire des croyances**. Un banc rond permet aux visiteurs une vision à 360 degrés sur un **bric à brac religieux organisé par objets livres et jeux**. Objets de piété d'origines spatiales et temporelles diverses, livres très sérieux ou moins, jeux d'aujourd'hui et d'hier se présentent dans **plusieurs armoires entrouvertes**, comme dans l'assortiment d'un magasin.

Sur deux dispositifs, **le jeu vidéo Apotheon** (PlayStation) peut être activé. Il reprend des motifs de la **mythologie grecque**. Sur un grand écran, un résumé de ce jeu défile en boucle alors que sur un deuxième, on peut regarder **un extrait du film Les 10 commandements** de Cecil B. DeMille (1923) montrant Moïse s'irritant contre le **culte du veau d'or** pratiqué pendant son absence par les hébreux dans le désert. C'est une variation cinématographique de **l'Adoration du veau d'or** (47) présenté dans la salle précédente.

Jouer

Il existe des jeux interactifs plus ou moins pieux ou mécréants, éducatifs ou de pure distraction, inspirés de thèmes religieux, et destinés aux jeunes et aux moins jeunes. Depuis plus d'une quarantaine d'années, beaucoup de religions utilisent avec succès les technologies de pointe relatives à la communication de masse. Puisant dans des univers gréco-romains ou nordiques, de nombreux jeux vidéo convoquent des figures divines et font revivre à leur manière d'anciennes mythologies, conviant les utilisateurs à l'enchantement (parfois) et à la violence (très souvent).

Parmi les Jeux :

Playmobil Luther

Prêtre et nonne en peluche

Nouveau jeu des familles missionnaires

Jeu de cartes bouddhiste

Tarot mythologique japonais

Toupies de Hanoucca

Pratiquer

Le *chapelet* dérive de *chapel*, « chapeau » en ancien français, désignant la couronne de rose qui orne la tête de la Vierge Marie. On peut l'utiliser machinalement. Certains se contentent de faire glisser les grains entre leurs doigts, selon un principe du moulin à prière. Mais la fonction première du chapelet est d'aider à la concentration. Présent dans l'Orient orthodoxe et l'Occident catholique, on le rencontre aussi dans l'hindouisme et dans le bouddhisme, jusqu'au Japon, où il accompagne la méditation. Les musulmans eux aussi se servent de chapelets.

Amulettes et talismans

En marge des institutions officielles, des pratiques anodines permettent elles aussi de déclencher des émotions. Souvent définis dans la catégorie du « magique » ou du « superstitieux », les amulettes et talismans ont pour fonction d'aider à la réalisation des vœux de ceux qui s'en servent, d'attirer des bienfaits surnaturels ou encore de protéger du mauvais sort. On en trouve dans l'Antiquité, au Moyen Âge et encore aujourd'hui, en grand nombre, aussi bien chez des bouddhistes, des musulmans, des chrétiens et des juifs que chez les peuples dits « premiers ». On en trouve chez les croyants, les non-croyants, ou encore chez ceux qui se moquent des superstitions.

Parmi les objets de la pratique

62. Ex-voto anatomique – pied

64. Petit temple de Jagannath

65. Tableau Reliquaire

Boîte à chapelets pour habits de religieuses

D. Chapelet bouddhiste

Amulette musulmane contre le mauvais œil

Amulette en dents de crocodile

Lire

Pour les textes fondateurs de certaines religions, il existe des éditions et des traductions facilitant leur approche humaniste. Dans cette catégorie, on situera les bibles polyglottes du 16^e siècle, et aussi l'édition, à Bâle, entre 1579 et 1580, d'un Talmud en huit volumes et le premier Coran imprimé, qui parut en latin à Bâle, en 1543.

Des traductions de textes religieux de l'Inde ancienne effectuées directement à partir de l'original sanskrit et non plus de versions intermédiaires, persanes ou autres, n'apparaissent qu'à la fin du 18^e siècle. La critique des croyances libère leur contenu. L'imagination s'en empare pour les décliner en toutes sortes de versions littéraires. On se plaît à établir des inventaires de pratiques magiques, on se délecte de rêves, de démons, d'esprits, d'âmes, de fées, de fantômes, de

possessions, de sorts ou de divination. La bande-dessinée ne tarde pas à s'aventurer elle aussi sur des terrains où l'intrigue se construit, en partie au moins, comme une variation ludique de thématiques religieuses.

Parmi les Livres

- 73. *Bible polyglotte d'Alcalá*
- 74. Mahomet, la vie et l'enseignement du prince des musulmans
- 75. Talmud de Babylone
- 76. Évangélaire bilingue
- 77. Le *Bhagvat-Geeta*, ou Dialogues de Kreeshna et d'Arjoon
- 78. Le Sûtra d'Amida
- 79. Le Nom de la Rose
- 80. *Le Moine*, Matthew Gregory Lewis (1775-1818)
- 81. Le Grand dieu Pan
- 82. *Le Silmarillion*, John Ronald Reuel Tolkien (1892-1973)
- 83. Le Livre des Martyrs
- 84. La Bible pour les chats
- 85. *Le Temple du Soleil*, Hergé

Playstation :

- 99. Apotheon

SALLE 1 LOIN DES USAGES DU MONDE

3. Platon, Œuvres complètes

Platon (428/427-348/347 av. J.-C.)

Venise, atelier d'Aldo Manuzio, 1513

Universitätsbibliothek Basel

Cette édition des œuvres de Platon fut la première à être imprimée. Elle date de 1513 et on la doit à l'atelier vénitien d'Aldo Manuzio. Aux pages 194-292 de cette édition – supplantées dès 1578 par les pages 790a-804c de l'édition genevoise d'Henri Estienne – le livre 7 des Lois décrit une cité idéale, où les jeunes gens pratiqueront des jeux qui devront être immuablement les mêmes que ceux transmis par les ancêtres, en des fêtes qui ont un caractère explicitement religieux.

4. Strabon, Géographie

Strabon (63 av. J.-C.-23 après J.-C.)

Venise, atelier d'Aldo Manuzio, 1516

Universitätsbibliothek Basel

Cette première édition du texte grec de la Géographie de Strabon fut publiée à Venise, en 1516, l'année qui suit la mort d'Aldo Manuzio. Soucieux d'observer et de décrire le monde habité dans toute sa diversité, Strabon, contemporain de l'empereur Auguste, privilégie les informations utiles aux agents du pouvoir impérial romain ; mais il se livre aussi à une réflexion fondamentale sur le rapport aux dieux. Au livre 10, il écrit « que s'il est une chose que partagent les Grecs et les Barbares, c'est bien de pratiquer les rites concernant les dieux avec un relâchement de nature festive (anesis heortike) ».

5. Bacchanale Nicolas Poussin (1594-1665)

Plume et lavis d'encre brune, lavis brun sur légère esquisse à la pierre noire, vers 1630

MAH Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève. Legs Elisabeth Bodmer 1912

Cette gravure montre les Nymphes dansant à la musique d'un Faune et au rythme de petits tambours frappés par des Amours. La fête, à connotation érotique, évolue près d'un temple où se dresse la statue d'un Dionysos/Priape. Nicolas Poussin a souvent abordé le thème de la Bacchanale, notamment lors de son premier séjour romain (1624-1640). La série la plus célèbre de ses Bacchanales fut commanditée par le cardinal de Richelieu pour son château du Poitou (vers 1635).

6. Bacchanale dans les rochers Alice Bailly (1872-1938)

Huile sur toile, 1912

MAH Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève. Achat avec l'aide de la Fondation Diday, 1954

La genevoise Alice Bailly s'installe à Paris en 1906. Sa peinture est marquée par le fauvisme et le cubisme ; elle fréquente Sonia et Robert Delaunay, Marie Laurencin, Fernand Léger, Raoul Dufy et Juan Gris. Chassée par la guerre de 14, elle retourne à Genève où elle peine à survivre comme femme célibataire et artiste. Elle déménage à Lausanne en 1923 et meurt de tuberculose en 1938. Sa Bacchanale bienheureuse, dans les rochers d'un bord de mer, est inspirée par le paysage coloré d'une côte bretonne qu'elle affectionnait particulièrement.

7. Ménade s'apprêtant à sacrifier un chevreuil

Médaillon de lampe romaine, découvert dans la région de Vidy (Lausanne).

Céramique, époque augustéenne

Musée romain de Lausanne-Vidy

Sur le relief de ce médaillon de lampe romaine on voit une Ménade possédée par Dionysos/Bacchus ; tête rejetée en arrière, elle brandit dans ses mains un morceau de chevreuil et un couteau. Elle est représentée en train de démembrer sa victime encore vivante, prélude possible à un sauvage repas de « manger cru » (omophagie). Sa posture déhanchée est caractéristique de la transe.

8. Relief des Ménades

Marbre, Grèce, fin du 2^e siècle avant J.-C.

Fondation Martin Bodmer, Cologny (Genève)

Les Ménades de la Fondation Bodmer, elles aussi, sont représentées en train de pratiquer le diasparagmos, c'est-à-dire le démembrement de la victime ; elles ont pris des postures de danse caractéristique de la transe bachique. Cette figuration d'époque républicaine romaine rejoint une série d'autres adaptations d'une œuvre attribuée au sculpteur grec Callimaque (4^e siècle avant J.-C.), dont les variantes sont présentes dans plusieurs musées, à New York, Boston, Londres, Madrid, Rome et Athènes notamment.

9. Orphée dépecé par les Ménades

Félix Vallotton (1865-1925)

Huile sur toile, 1914

MAH Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève. Achat, 2001

Célébration de la nature, la Bacchanale est parfois habitée par le rêve d'une échappée féminine sous le signe de Dionysos (Bacchus). En proie à la mania, cette folie possessionnelle bachique dont elle porte le nom la Ménade ou Bacchante grecque est inquiétante. Sa course dans la montagne se confond avec une chasse où elle déchire l'animal à main nue, quand ce n'est pas carrément un humain qui est démembré, Orphée en l'occurrence. Le grand peintre franco-suisse Félix Vallotton réalise son tableau avec un art révélateur d'une vision craintive et libidineuse du féminin.

10. Tête de Pan

Fragment d'une statue en marbre de Paros-Choridaki (Grèce), vers 100 av. J.-C.

MAH Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève. Legs M. et Mme Paul Moriaud, 1943

En son énigmatique expression la tête de Pan du Musée d'art et d'histoire, à la fois animale et humaine, manifeste à merveille la jonction du bestial et du divin. Il faut imaginer le dieu tout entier, jambes de bouc, barbichette et cornes plus ou moins visibles, le tout d'une apparence humaine. Pan invite les artistes à transgresser, chacun à leur manière, quelques limites essentielles. Surgissant à la jointure de l'humain et de l'animal ce dieu joueur de syrinx et coureur de nymphes mobilise tour à tour la séduction, la peur, le bruit et la musique.

11. Pan et Syrinx

Anthonie Waterloo (1609-1690)

Eau-forte, milieu du 17^e siècle

MAH, Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève. Ancien fonds

Sur cette gravure de Waterloo, un artiste hollandais contemporain de Rembrandt, la nymphe nommée Syrinx échappe à l'étreinte de Pan. Des roseaux surgissent à l'endroit où son corps disparaît. Furieux, le dieu les arrache, les brise, se met à gémir. Son souffle emplit la jeune femme en métamorphose, qui devient l'instrument primitif et universel, la flûte de Pan. Sa musique pousse à la danse les humains frissonnant d'éros, rayonnant d'une joie proche de l'envol. Le sifflement du même instrument féconde les troupeaux.

13. Description de l'assemblée des sorciers qu'on appelle sabbat.

Jean Crespy (1660-vers 1730)

Eau-forte, 2^e moitié du 18^e siècle

MAH Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève. Ancien fonds.

Le Grand Pan prête ici ses traits à Satan assis sur son trône. Au démembrement dionysiaque d'un animal effectué par les ménades correspond ici la découpe de petits enfants par deux sorcières, et leur cuisson dans un chaudron. Le modèle de cette gravure fut attribué, sans fondement, à l'artiste maniériste flamand Bartholomeus Spranger (1546-1611) par Émile-Jules Grillo de Givry dans son *Musée des sorciers, mages et alchimistes*, paru en 1929. L'original en serait perdu, mais on trouve toutefois un tirage en 1712 déjà dans un livre de l'abbé Bordelon, présenté en salle 4 de cette exposition.

15. Image pieuse - Souvenir d'une profession de foi

Monastère des Bernardines, Collombey

Broderie de soie sur papier ; inscription manuscrite à l'encre, 19^e siècle

Prêt du Musée d'histoire du Valais, Sion

Cette broderie de soie sur papier provient du monastère de Collombey, en Valais. Elle représente une religieuse portant l'habit des Bernardines, entourée d'éléments symbolisant son entrée au couvent : la couronne de fleurs apportée par un oiseau, la Croix, le rosier, l'arbre fruitier. Au-dessous, une inscription manuscrite lui fait dire : « Adieu Parents ! Adieu monde trompeur ! Le Couvent seul peut faire mon bonheur. »

16. Stèle de Buddha chinois

Pierre, Chine, 960-1280

Fondation Martin Bodmer, Cologny (Genève)

Cette stèle de l'époque Song (960-1280) représente le Bouddha debout sur un socle en forme de lotus, la main droite levée. À sa gauche et à sa droite, deux petites figures sont dressées sur des lions. La partie inférieure de la stèle est occupée par une inscription de consécration. La religion fondée par le Bouddha (« l'Éveillé »), dit Shakyamuni, prince d'un petit royaume du nord de l'Inde au 6^e ou 5^e siècle avant notre ère, s'était diffusée en Chine dès le 2^e siècle de notre ère.

17. Quatre statuettes de Buddha Maravijaya

Laos et Thaïlande

Bois peint, datation inconnue (?)

Collection privée

Ces figurines représentent le Bouddha vainqueur de Mara (Maravijaya). Assis en méditation, la main gauche sur les genoux, il tend vers la terre les doigts de sa main droite. Cette posture condense une histoire : le Prince Siddharta Gautama méditait, quand il fut assailli par le démon Mara, représentant les sens. Siddharta l'emporta dans son combat grâce aux dix plus grandes vertus, dont la plus importante est la générosité. Traditionnellement, en Asie du Sud et du Sud-Est, on répand de l'eau sur les mains qui ont reçu un don. La Terre reçoit l'eau d'innombrables dons. Dans son geste de toucher la terre, Siddharta libère le flot de cette eau, qui emporte Mara et sa troupe de démons. Il s'éveille alors en tant que Bouddha

18. Image jaïne de l'âme libérée

(Siddhapratima Yantra)

Inde (Gujarat ?)

Cuivre, 20^e siècle

Collection privée

Cette petite sculpture de métal jaune exprime à la fois l'espace, la lumière et le vide. Une silhouette stylisée, contenue dans une niche, n'est perceptible que dans son contour. Elle est dépourvue de toute caractéristique individuelle. C'est l'âme dans sa forme la plus pure, libérée du corps physique, des contraintes et des préjugés mondains, délivrée du cycle des renaissances et du temps. Cet objet transportable sert de yantra, support d'un processus spirituel. Il symbolise la perfection des Siddhas – « humains libérés » –, ces ascètes qui ont atteint l'état de plénitude.

19. Retraite monastique en Suisse romande

Abbaye d'Hauterive, Fribourg

Photographies de Patrick Gilliéron Lopreno (1976-)

Publiées dans Monastères, Labor et Fides, 2014

Ces photographies de l'artiste suisse contemporain Patrick Gilliéron Lopreno sont tirées de son ouvrage Monastères. Elles ont été réalisées auprès des communautés des monastères d'Hauterive, de Montorge et de Notre-Dame de Fatima, tous situés dans le canton de Fribourg, ainsi qu'à l'abbaye de Saint-Maurice en Valais. Ces images illustrent l'exercice régulier d'une temporalité ritualisée qui constitue une forme de réflexion sur notre lot commun, une méditation sur la vanité des gestes et des paroles qui sont les nôtres dans la vie quotidienne. La retraite monastique nous invite à penser le monde et son agitation.

SALLE 2 DANSER AVEC LES DIEUX

23 (C). « Barong-Kèkèt-Tanz auf Bali »

Courte séquence du Barong et de la Danse des kriss

Film de Victor von Plessen (1900-1980) sur Bali, réalisé en 1930/1931

TIB Leibniz-Informationszentrum Technische Informationsbibliothek Hannover

Le kriss est une arme blanche traditionnelle du monde malais, à lame souvent sinueuse, à double tranchant. Pour protéger le Barong, les jeunes guerriers balinaïses armés de kriss assaillent furieusement la Rangda. Mais celle-ci, à l'issue d'un combat vertigineux mais non sanglant, a le pouvoir de les faire choir à terre, sans connaissance... Avant d'être à son tour vaincue par le Barong. Les kriss présentés ici, parfois dans leurs fourreaux, proviennent de différentes régions d'Indonésie. C'est lors d'une expédition menée entre 1930 et 1931 à Bali que le baron et explorateur allemand Victor von Plessen a réalisé le film projeté dans cette salle, et en particulier l'extrait de la danse rituelle des kriss décrite ci-dessus.

24. Masque de Rangda

Indonésie (Bali)

Bois, fibres végétales, poils et peau d'animal, années 1930

Völkerkundemuseum der Universität Zürich

Ce masque a été ramené de Bali, dans les années 1930, par le photographe suisse Gotthard Schuh. La Rangda aux mamelles pendantes et aux dents de tigre, incarnation du mal, lance un cri rauque. Son masque de grandeur humaine apparaît dans la nuit du village, à la lueur des torches. Pour contrer sa menace deux danseurs se glissent dans le corps d'un animal gigantesque, le Barong protecteur de la communauté. La Rangda et le Barong se défient, accompagnés de danseurs armés de kriss.

26. Tambour chamanique avec sa baguette

Népal (ethnie Gurung)

Bambou, date inconnue

Völkerkundemuseum der Universität Zürich

Dans la forme « première » et conventionnelle du chamanisme, le tambour sert de monture au chamane qui passe d'un étage du monde à l'autre en gravissant un poteau. Le mot chamane est emprunté aux Toungouses (population altaïque connue dès le 16^e siècle), qui appelaient ainsi leurs spécialistes religieux. La racine sama- désigne le fait de « remuer l'arrière-train, les pattes postérieures » pour un animal, et par extension danser et chanter en état de transe lors des rites de préparation à la chasse.

27. Rituels chamaniques du peuple Magar

Népal, 1977-1979

Retirages des photographies de Michael Oppitz (1942-)

Publiées à l'origine dans Schamanen im Blinden Land, Syndikat 1981

Anthropologue, artiste visuel et ancien directeur du Musée d'ethnographie de Zürich (Völkerkundemuseum), Michael Oppitz a observé les Magars de la région himalayenne au Népal dans les années 1960 et 1970. Il a tourné, sur leurs pratiques chamaniques, un extraordinaire film documentaire accompagné d'un très beau livre : Schamanen im Blinden Land, 1979 (réédité en 2021 en anglais sous le titre Shamans of the Blind Country. A picture book from the Himalaya, 2021. Ses photographies illustrent l'aspect ludique du rite, prolongé par le jeu des enfants qui imitent le chamane.

28. Papyrus magique grec (extrait)

Thèbes, Égypte, début 3^e siècle après J.-C.

Berlin P. 5026, fac-similé

Neues Museum, Berlin

Ce papyrus magique présente l'image d'une redoutable divinité et les formules nécessaires à l'invoquer, dans une langue incompréhensible. On peut lire sous le cou : SABAŌTH; sur le bras droit : IĒEA ; sur le bras gauche : ĒŌAE ; sur la poitrine : AAA AAA. EEEE I EEE ĒĒĒĒĒĒ IIIII oooooo uuuuuu ððð ððð ; sur la cuisse droite: UA AEU UE. ŌŌ. IĒA A; sur la cuisse gauche : IA. IE IĒ IA Ō A ; sur le mollet droit : II EE ; sur le mollet gauche : IĒ E A ; sous le bras droit: CHAMPSOURĒ ; sous le bras gauche : DAMNAMENEUS SEMESILAM. En grec, il est précisé que « ce personnage doit être dessiné sur une pièce de tissus de la victime de mort violente et jeté dans une lampe pure ».

29 (B). Des Indes à la planète Mars. Étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie Théodore Flournoy (1854-1920)

Paris-Genève, F. Alcan 1900

Bibliothèque de Genève

Élise Müller (Martigny 1861-Genève 1929), plus connue sous son nom d'emprunt Hélène Smith, fut l'objet de la très sérieuse étude du psychologue Théodore Flournoy, Des Indes à la Planète Mars, à la toute fin du 19^e siècle. Cette médium fit sensation dans la cité de Calvin. Elle entra en communication avec des habitants de l'Inde ou encore de la planète Mars. Il faut dire qu'elle croyait être la réincarnation de la fille d'un cheik arabe devenue l'épouse préférée d'un prince hindou au début du 15^e siècle. Elle serait réapparue sous les traits de l'infortunée Marie-Antoinette, avant de se réincarner en l'humble employée de commerce Élise Müller et devenir enfin, en partie grâce à Flournoy, la fameuse Hélène Smith. Ses « voyages » ne manquent pas d'évoquer à nos yeux des expériences chamaniques ; Flournoy, qui publie son livre la même année que l'Interprétation des rêves de Sigmund Freud, les interprète comme l'expression romancée du subconscient de M^{lle} Smith.

29 (C). Textes martiens Ferdinand de Saussure (1857-1913)

Arch. de Saussure 371/3, fol. 39, [août 1897]

Bibliothèque de Genève

Théodore Flournoy, qui recueille les paroles indiennes et martiennes d'Élise Müller, y perçoit une langue inédite, une création de type enfantin mais cohérente, menée à l'imitation d'une langue vernaculaire. Il fait appel à des linguistes dont Ferdinand de Saussure, qui alerte lui-même son collègue parisien le professeur de sanskrit Victor Henri. Ces savants, auxquels se joint l'arabisant Édouard Montet et l'historien des religions Paul Oltramare, se penchent sur le système linguistique des « interlocuteurs » hindous ou martiens de M^{lle} Smith.

29 (E). Hélène Smith, Sirène de Connaissance - Serrure

Victor Brauner (1903-1966)

Fac-similé du dessin original, mars 1941

Musée Cantini, Marseille

© 2024, ProLitteris, Zurich

Les artistes réfugiés autour d'André Breton à la Villa Air-Bel, à Marseille, durant l'Occupation, se sont amusés à créer une variante surréaliste du fameux Tarot de Marseille, à partir de symboles et de figures tutélaires distribuées selon tirage au sort. Attribuée à Victor Brauner, Hélène Smith, la médium étudiée par Théodore Flournoy, vint ainsi accompagner Paracelse et Hegel, dans un sous-ensemble intitulé « Serrure de la connaissance ».

SALLE 3 RIRE AVEC LES DIEUX

32. Satyre plongeant dans un pithos

Peintre du Pithos

Céramique, décor peint (figure rouge), vers 490 av. J.-C.

MAH Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève. Don d'Albert Lullin, 1939

Sur cette coupe attique du Musée d'art et d'histoire de Genève on découvre un satyre (compagnon de Dionysos, dieu de la vigne) qui pique du nez dans une jarre à moitié enterrée. On distingue sa queue chevaline et son sexe. Il se précipite dans la réserve de vin pur et dédaigne la coupe où ce vin aurait dû être mêlé d'eau selon l'usage civilisé des Grecs. Une telle coupe apparaît posée près de la jarre. Les Grecs aimaient rire des facéties du cortège dionysiaque et de ses acteurs. Les scènes comiques abondent non seulement au théâtre, mais aussi sur les images qui ornent les récipients de la vie quotidienne.

33. Du rire de Pâques (De risu paschali)

Johannes Ecolampade (1482-1531)

Bâle, chez Johann Froben, 1518

Universitätsbibliothek Basel

Répandue en Rhénanie au début du 16^e siècle, la coutume du rire pascal existe encore dans certaines paroisses d'Allemagne. Le théologien Ecolampade (Johann Hausschein, « Lumière domestique ») critiqua violemment cette intrusion de plaisanteries grossières dans le sermon du dimanche de Pâques. Dans sa Lettre apologétique sur le rire pascal, il invective son collègue Wolfgang Capito, ami de Luther, qui louait les vertus de la bonne humeur, l'eutrapelia aristotélicienne appréciée des humanistes. Capito pensait qu'il n'était pas mauvais d'amuser les fidèles, pour les encourager à se rapprocher de l'Église.

35. Rouleau d'Esther

(Megillat Esther)

Gravure en taille-douce sur vélin, manuscrit et polychrome, enroulé sur un axe de bois sculpté

Amsterdam, vers 1641

Bibliothèque de Genève

Cette megillah est constituée de trente médaillons circulaires de texte, entourés par une décoration gravée et polychrome de type floral, animal et architectural. C'est l'un des six rouleaux complets composé du motif « lion, agneau et ours », produit par le célèbre graveur Shalom Italia (vers 1619-1664). Le texte en est écrit à la main, en écriture séfarade carrée, en raison de l'obligation d'"écrire" l'histoire d'Esther en tant que "mémorial" rappelant aux Juifs le miracle qui s'était produit.

36 (B). Crécelles de Pourim

Plastique coloré, 21^e siècle
MIR

La crécelle, utilisée en Europe depuis le Moyen Âge, entre dans la catégorie des « instruments des ténèbres » destinés, lors de coutumes populaires répandues dans le monde entier, à chasser périodiquement les démons ou autres entités maléfiques. Une crécelle catholique valaisanne utilisée lors de la période de Pâques en remplacement des cloches, et quelques petites crécelles en plastique associées à la fête juive de Purim témoignent de la diversité des emplois de cet instrument.

37. Pourim

Margalit (Malgorzata Krasucka) (1952-)
Technique mixte sur canevas, 2014
Propriété de l'artiste

Małgorzata Krasucka est née à Varsovie. Peintre avant tout, elle est aussi dessinatrice, graphiste, sculptrice, illustratrice de livres, photographe et auteure d'affiches. Réalisés sur toile ou papier, ses tableaux respectent une convention d'abstraction figurative. Le traitement surréaliste donne à ses œuvres une aura de théâtralité onirique comme sur cette représentation de la fête de Pourim.

39. Le Nom de la rose

Jean-Jacques Annaud (1943-)
Long métrage franco-italo-allemand, 1986
Adapté du roman *Il nome della rosa* d'Umberto Eco (1980)
© Constantine and Warner (MPLC)

Adaptée de l'œuvre originale d'Umberto Eco, le Nom de la rose est porté à l'écran par Jean-Jacques Annaud en 1986. Fidèle au récit de l'auteur italien, le réalisateur français déroule ici la trame d'un drame médiéval qui réunit Sean Connery, Christian Slater et Michael Lonsdale. Plongé dans une abbaye bénédictine en 1327, on suit l'enquête menée par le frère franciscain Guillaume de Baskerville et son novice Adso de Melk suite à la découverte de plusieurs moines mystérieusement assassinés. L'extrait choisi nous montre une dispute théologique entre frère Guillaume et le doyen de l'abbaye, frère Jorge. Le rire semble être la clef de l'énigme... L'édition originale du texte italien est exposée en salle 5.

SALLE 4 JUGER LES DIEUX DES AUTRES ?

44. Crédulité, Superstition et Fanatisme. William Hogarth (1697-1764)

Eau-forte, 1762
MAH Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève. Achat 1968

Cette satire ridiculise les Méthodistes et les sermons de John Wesley, dont un volume est déposé tout à droite. Le prédicateur, un faussaire, est habillé sous sa robe en Arlequin : sa perruque en tombant révèle une tonsure de jésuite. Il brandit dans une main la marionnette d'un petit diable qui porte un gril, dans l'autre celle d'une sorcière chevauchant son balai. À sa droite un

thermomètre mesure le « degré de vocifération ». Un second thermomètre, plus bas, mesure « la ferveur délirante ». Un Turc fumant la pipe regarde par la fenêtre ce spectacle ahurissant.

45. Entrée de Luther aux enfers et Entrée de Calvin aux enfers

Egbert II van Heemskerck (1686-1744)

Huile sur toile, vers 1700-1710 ; fac-similés

Acquis grâce à la générosité des familles Hempel, de F. Micheli et L. Pedrazzini

MIR

(Les originaux sont accrochés dans le parcours de l'exposition permanente)

Ces deux tableaux sont réalisés en Angleterre au cours d'une phase mouvementée durant laquelle les catholiques tentent de regagner du terrain à la cour. La représentation des deux ténors de la Réforme conduits en enfer s'inspire de l'œuvre de Jérôme Bosch et de son univers fantastique peuplé de créatures infernales nées de croyances superstitieuses, celles-là même contre lesquelles s'élève le protestantisme. Le flacon et les cartes à jouer qui attendent Luther servent à dénoncer la moralité soi-disant déficiente des protestants.

46. Histoire de l'hérésie des iconoclastes

Jan Luyken (1649-1712)

Eau-forte, 1685 (?)

MIR

Cette gravure du frontispice du livre Histoire de l'hérésie des iconoclastes édité en 1685 à Amsterdam, représente un épisode d'iconoclasme devant une église. Les hommes au premier plan s'arment de marteaux pour briser les statues des saints. Le groupe du centre attache une corde à une grande statue d'un saint tenant une épée afin de la faire basculer. À l'arrière-plan, des instruments liturgiques sont transportés depuis une autre église et jetés sur un feu de joie.

47. L'Adoration du veau d'or, le dieu égyptien Apis

École de Filippino Lippi (1457-1504)

Huile sur bois, vers 1500 ; reproduction d'après l'original

© The National Gallery, London

Ce tableau représente un groupe de musiciens et danseurs entraînés par un taureau qui flotte dans la nuée. C'est l'archétype du Veau d'or, représenté en Apis égyptien. On distingue le campement des Hébreux, à droite. On aperçoit au loin la mer Rouge que vient de traverser le peuple en exode. Pendant que Moïse reçoit la Loi de Dieu sur le Sinaï, son peuple retombe dans l'idolâtrie. Cette rechute, ou retour aux sources égyptiennes, est présentée comme la conséquence d'un phantasme entraînant la ronde joyeuse du peuple en transe.

49. De la nature (livre six)

(De rerum natura, libri sex)

Lucrèce (vers 98- vers 55 av. J.-C.)

Paris, chez Guillaume et Philippe Rouillé, 1563

Universitätsbibliothek Basel

Les vers de Lucrèce, qui avaient disparus, furent retrouvés par l'humaniste Le Pogge (Poggio Bracciolini) en 1417. La critique qu'on put y lire des châtements infernaux, l'appel à ne pas craindre la mort et l'au-delà, l'éloge de Vénus et d'Épicure avaient beau sentir le souffre, le succès de ce poème philosophique fut immédiat. On en connaît plus de cinquante copies manuscrites au 15^e siècle, avant que se multiplient les éditions imprimées.

50. Institution de la religion chrétienne

(Christianae religionis institutio)

Jean Calvin (1509-1564)

Première édition latine, Bâle, 1536

MIR

Dans cette somme, Calvin écrit que « Dès le commencement du monde il n'y a eu ni pays, ni ville, ni maison qui ait pu se passer de religion, et en cela on voit que tout le genre humain a confessé qu'il y a quelque sentiment de divinité engravé en leurs cœurs ... [Les humains] aiment mieux adorer une pièce de bois ou une pierre que d'être en réputation de n'avoir point de Dieu ». Ce consensus de la religion naturelle signifie, dans les termes du théologien genevois, que « l'esprit de l'homme est une boutique perpétuelle et de tout temps pour forger des idoles ».

51. Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde (tome I)

Bernard Picart (1673-1733)

Amsterdam, chez Jean-Frédéric Bernard, 1739

MIR

Il aura fallu qu'un éditeur génial, Jean-Frédéric Bernard (1683-1744), rencontre en Hollande un célèbre graveur, Bernard Picart, pour que soit réalisée cette œuvre qui diffusa dans l'Europe cultivée l'idée que les religions (toutes, y compris les chrétiennes) peuvent être comparées sur le même plan, celui des « conformités ». Cet ouvrage, luxueux et monumental, fut conçu comme un commentaire aux nombreuses gravures de Picart, et connut un immense succès.

54. Traité des reliques

(Advertissement tres utile du grand profit qui reviendroit à la Chrestienté, s'il se faisoit inventoire de tous les corps saintz, et reliques, qui sont tant en Italie, qu'en France...)

Jean Calvin (1509-1564)

Genève, chez Jean Girard, 1554

Bibliothèque de Genève

Dans ce libelle connu comme Traité sur les reliques, Calvin attaque « une confuse boutique » gérée par d'hypocrites « cafards ». Moquant les catholiques qui en font des idoles, Calvin signale sept suaires, quatorze clous de la croix, trois prépuces du Christ, à côté d'innombrables épines de la couronne, de dents, de sang, de larmes, de cruches utilisées lors des noces de Cana, de tables de la Cène, d'une « fourmilière d'ossements », et enfin du lait de la Vierge Marie : « tant y a, que si la sainte Vierge eût été une vache, et qu'elle eût été nourrice toute sa vie, à grand-peine en eût-elle pu rendre telle quantité ».

55. Lettres des hommes obscurs

(Epistolae obscurorum virorum...)

Ulrich von Hutten (1488-1523)

[Sans lieu, ni mention d'édition], 1556

Bibliothèque de Genève

Ce « nouveau dialogue admirablement ludique » ridiculise, en les affublant de noms d'oiseaux, les moines et théologiens qui persécutaient Jean Reuchlin (1455-1522), humaniste et hébraïste catholique allemand défenseur des Juifs. On attribue généralement ce texte à Ulrich von Hutten, actif promoteur de la Réforme luthérienne.

56. Les Traits de feu de Satan

(Tela ignea Satanae...)

Johannes Christophorus Wagenseilius (1633-1705)

Altdorf bei Nürnberg, chez Johann Heinrich Schönnerstädt, 1681

Bibliothèque de Genève

Recueil de sources juives, ces Flèches enflammées de Satan, à savoir livres inédits, secrets et horribles des Juifs contre Christ-Dieu et la religion chrétienne, sont l'œuvre d'un savant orientaliste, juriste et hébraïsant. On y trouve la première édition imprimée des Toledot Yeshu (« Traditions sur Jésus »), qui racontent comment un voisin de Marie, Pandéra, se fit passer pour son fiancé et abusa d'elle alors qu'elle était menstruante ou, selon une autre version, kidnappa Marie et s'enfuit avec elle. Faux prophète et charlatan, Jésus abusa les foules avant de connaître une mort ignominieuse.

57. Des Juifs et de leurs mensonges

(Von den Jüden und iren Lügen)

Martin Luther (1483-1546)

Wittenberg, chez Hans Lufft, 1543

Universitätsbibliothek Basel

L'animosité de Luther envers les Juifs ne cessera de se renforcer. En revenant au texte hébreu de la Bible, la Réforme avait en principe rapproché les protestants du judaïsme. Mais cela avait inspiré à quelques Juifs l'idée que des chrétiens pourraient « redevenir » juifs. Les Réformés, eux, avaient pu espérer un instant que les Juifs allaient désormais se convertir au christianisme. Doublement illusoire, ce rapprochement ne pouvait qu'attiser la hargne. La grossièreté des imprécations de Luther répond à l'ironie mordante des Toledot Yeshu, que le réformateur avait traduites.

58. Le monde enchanté...

Balthazar Bekker (1634-1698)

Amsterdam, chez Pierre Rotterdam, 1694

Bibliothèque de Genève

Ministre protestant et émule de Descartes, Balthazar Bekker publie Le Monde enchanté en néerlandais, en 1691. Tôt traduit dans toute l'Europe, cet ouvrage ridiculise les prétendus pouvoirs du Diable en parcourant toute une littérature concernant la magie, les sortilèges, les rêves, les démons et merveilles, les esprits, les âmes, fées, fantômes, et apparitions de femmes blanches. Bekker le désenchanteur offre du même coup, sans s'en rendre compte, un inépuisable trésor d'enchantements pour ceux qui le liront comme un ouvrage de fiction, au 19^e siècle encore.

59. L'histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle

Laurent Bordelon (1653-1730)

Paris, chez Nicolas Gosselin et Charles Leclerc, 1710

Bibliothèque de Genève

Ce livre raconte les mésaventures plus loufoques les unes que les autres de Monsieur Oufle (Monsieur Le Fou). Victime de ses lectures, ce malheureux est entraîné par une imagination délirante. Sa bibliothèque fait l'objet d'un inventaire détaillé : on y trouve 118 livres, certains devenus rares au 18^e siècle déjà, sur l'astrologie, l'alchimie, les fées, et les superstitions en général. On y voit évidemment bien en place, parmi tant d'autres, Le Monde enchanté de Bekker.

SALLE 5 : LE MAGASIN DES CROYANCES

62. Un ex-voto

est une offrande votive, c'est-à-dire un cadeau (objet, image, denrées alimentaires...) fait à une divinité en remerciement de la réalisation d'un vœu qui lui a été adressé. Cette pratique, aujourd'hui encore courante notamment dans les Églises catholiques et les orthodoxes, est également bien connue dans les religions grecques et romaines de l'Antiquité.

Les trois exemples exposés ici témoignent de la ferveur catholique de communautés valaisannes au 20^e siècle. Le premier ex-voto est une image qui représente l'accident dont la victime a réchappé grâce à une intervention miraculeuse : on voit sur la droite une Vierge à l'Enfant apparaissant dans une nuée ; à gauche une fillette vêtue d'une jupe tombe d'un tas de foin situé dans un grange auquel s'appuie une échelle, un râteau et une fourche.

Les deux autres offrandes – un pied en carton et une jambe en bois découpés – sont des ex-voto anatomiques : ils ont été offerts en remerciement de la guérison du fidèle.

64. Petit temple de Jagannath

Inde, Odisha (Puri)

Bois peint, 20^e siècle

Collection privée

Souvenir d'un pèlerinage effectué à Puri, dans l'État d'Odisha, sur la côte est de l'Inde, ce petit sanctuaire domestique abrite Jagannath au visage noir, sa sœur cadette Subhadra, au visage jaune, et son frère aîné Balabhadra, au visage blanc. Les trois figures ont de grands yeux largement ouverts, signe d'un contact accordé par la divinité. Les origines de Jagannath (« maître de l'univers ») sont obscures : entité locale, ou représentation de Krishna ou de Vishnu, ou encore manifestation tantrique de Shiva. Des références au bouddhisme ou au jaïnisme sont également possibles.

65. Tableau-reliquaire

Acquis auprès d'une famille de Sion

Ivoire (ou résine), carton, papier, fin 18^e-début 19^e siècle

Prêt du Musée d'histoire du Valais

Ce petit autel couronné d'un fronton au monogramme de la Vierge est soutenu par des colonnes. En son centre, un médaillon de la Vierge à l'Enfant est entouré d'une gloire en paperolles. Huit chandeliers et six vases entourent la croix. Sur le tombeau, on reconnaît la miniature d'une sainte franciscaine gisante. Deux médaillons figurent saint Antoine de Padoue et un saint franciscain non identifié, en prière devant un ostensor. De très nombreuses reliques sont réparties sur l'ensemble, et de nombreuses inscriptions mentionnent des noms de saints et de saintes.

73. Bible polyglotte d'Alcalá

(Tertia pars Veteris testamenti Hebraico Grecoque idiomate nunc primum impressa...)

Espagne, chez Arnaldo Guillén de Brocar, 1520

Universitätsbibliothek Basel

La Bible polyglotte d'Alcalá (du nom de son lieu d'édition, Alcalá de Henares près de Madrid), parut en six volumes entre 1514 et 1520. Elle fut élaborée par une équipe de philologues appuyés pour l'hébreu par des Juifs convertis (conversos). Ils se réunirent à l'Université d'Alcalá à l'initiative du cardinal et grand inquisiteur Francisco Jiménez de Cisneros. Ils réalisèrent la plus ancienne édition imprimée d'une Bible juxtaposant les versions hébraïque, grecque, araméenne, et latine (Vulgate) ; et produisirent du même coup la première version imprimée du Nouveau Testament en grec.

74. Mahomet, la vie et l'enseignement du prince des musulmans

(Machumetis Sarracenorum principis vita ac doctrina omnis...)

Theodor Bibliander (1504-1564)

Première édition latine du Coran ; Bâle, chez Johannes Oporin et Nikolaus Brylinger, 1543

Universitätsbibliothek Bern

Ce premier Coran imprimé parut à Bâle en 1543, puis une seconde fois en 1550 sous les presses de l'humaniste Johannes Oporinus ; son édition avait été préparée et commentée par l'érudit Theodor Bibliander (Buchman), successeur de Zwingli à Zürich pour l'enseignement de la

Septuaginta. Bibliander, qui avait quelques notions assez vagues de l'arabe, reprit une traduction médiévale, tout en proposant quelques améliorations, et en comparant divers manuscrits. Humaniste, philosophe et réformateur, Philippe Melanchthon en rédigea la préface.

75. Talmud de Babylone, (volume 8)

Bâle, chez Ambrosius Froben, 1578-1581

Bibliothèque de Genève

Fruit d'une collaboration entre savants catholiques, luthériens, calvinistes, et juifs, ce Talmud babylonien fut imprimé à Bâle en 1581, sur les presses de l'éditeur Ambrosius Froben (1537-1602). Les passages hostiles à Jésus et au christianisme en ont été censurés. Répondant aussi à une demande juive, cette édition venait satisfaire l'intérêt des érudits chrétiens avides d'informations sur le Temple et les prêtres de Jérusalem, les lois concernant le mariage, l'agriculture et l'idolâtrie.

76. Évangélaire bilingue arabe-latin

(Evangelium Sanctum Domini nostri Iesu Christi...)

Rome, chez Giambattista Raimondi, 1591

MIR

Cette première édition arabe des Évangiles vit le jour à Rome, à l'époque de la Contre-Réforme, sur les presses de la Typographia Medicea, créées en 1584 par le cardinal Ferdinand de Médicis à la requête du pape Grégoire XIII. Cet évangélaire, qui comporte 149 gravures sur bois, dont certaines réalisées par Antonio Tempesta, fut la première production de cette imprimerie. L'arabe est donné en caractère cursifs constituant un grand progrès par rapport aux polices antérieures.

77. Le Bhagavat-Geeta, ou Dialogues de Kreeshna et d'Arjoon

Édition française procurée par l'abbé Charles Parraud

Londres-Paris, Buisson, 1787

Fondation Martin Bodmer, Cologny (Genève)

La Bhagavad-gîta (« Chant du Seigneur », 3^e siècle av. J.-C.), est enchâssée dans l'épopée du Mahâbhârata. C'est un dialogue entre Arjuna, qui hésite à tuer des cousins sur le champ de bataille, et Krishna. Le dieu rappelle au guerrier quel est son devoir (son dharma) : il doit concilier le combat avec l'idéal du renoncement. En détachement absolu de tout désir. Le livre exposé est la traduction française de la première version européenne, publiée initialement en anglais par l'orientaliste Charles Wilkins en 1785.

78. Le Sûtra d'Amida prêché par le Buddha

Jérôme Ducor (1954-)

Berne, Peter Lang, 1998

Bibliothèque de Genève

Texte canonique de référence, le Sûtra d'Amida (Buddha « de la lumière et de la Vie infinies ») explique comment, pour naître dans la Terre Pure, il suffit de pratiquer le nembutsu, d'entendre et de répéter « Amida Butsu » et « de garder ce nom, un deux, trois, quatre, cinq, six ou sept jours, avec un cœur unique et sans se troubler ». La naissance effective dans sa Terre Pure et la réalisation de l'éveil ne résultent plus, dès lors, que d'un enchaînement automatique, accomplissement inéluctable des vœux du Buddha Amida.

79. Le Nom de la rose

(Il nome della rosa)

Umberto Eco (1932-2016)

Édition originale italienne. Milan, Fabbri-Bompiani, 1980

Collection Nicolas Ducimetière

Cette enquête policière dans un monastère médiéval oppose les théologiens pour qui le sourire est naturel à ceux qui condamnent le rire. Labyrinthe effrayant et interdit d'accès, la bibliothèque qui se trouve au-dessus de la cuisine abrite le seul manuscrit conservé d'un texte à jamais perdu, le second livre de la Poétique d'Aristote, où le Philosophe, qui faisait autorité chez les théologiens chrétiens, abordait le rire et la comédie. La découverte de ce livre aurait ruiné l'idéologie dominante. Sa quête se confond avec celle de l'assassin.

Un extrait de l'adaptation de ce livre par Jean-Jacques Annaud est diffusé dans la salle 3.

80. Le Moine

(The Monk)

Matthew Gregory Lewis (1775-1818)

Réécriture libre par Antonin Artaud

Paris, Denoël & Steele, 1931

Bibliothèque de Genève

Entre science-fiction, suspense et satanisme, Le Moine est un roman gothique aux multiples rebondissements, œuvre d'un jeune anglais de bonne famille. Il fit scandale à la fin du 18^e siècle avant de susciter la joie des surréalistes et d'être adapté, plutôt que traduit, par le célèbre poète Antonin Artaud.

81. Le Grand dieu Pan

(The Great God Pan)

Arthur Machen (1863-1947)

Traduit de l'anglais par Paul-Jean Toulet ; 2e édition

Paris, La Plume, 1901

Universitätsbibliothek Basel

Théâtre d'épouvantes et d'orgies diaboliques, l'univers panique n'a rien à voir ici avec la nostalgie du paganisme. La figure énigmatique à laquelle ont affaire, pour leur malheur, différents personnages de la haute bourgeoisie londonienne est apparue à la suite d'une expérimentation chirurgicale. Née de l'union de la patiente avec le Grand dieu Pan, une créature infiniment séduisante, une sorte de Lilith, se transforme en serial killer. La traduction du poète Paul-Jean Toulet est admirable.

82. Le Silmarillion

(The Silmarillion)

John Ronald Reuel Tolkien (1892-1973)

Première édition américaine, George Allen & Unwin, 1977

MIR

Ce livre posthume comporte un mythe de création intitulé L'Ainulindalë.. Les romans d'aventure épiques de J.R.R. Tolkien, professeur de vieil anglais à l'université d'Oxford et auteur du Hobbit et du Seigneur des anneaux, sont aussi une parodie de l'anthropologie anglaise : l'auteur décrit la « terre du milieu » à la manière d'un ethnologue au ton amusé. La littérature fantastique devient un terrain de jeu où le monde réel se transforme en une autre réalité, qui se veut tout aussi sérieuse que la nôtre.

83. Le Livre des martyrs, tome 10 : Le Dieu estropié

(Malazan Book of the fallen. The Crippled God.)

Steven Erikson (1959-)

Roxyaume-Uni, Bantam, 2011

MIR

Dans la série de Malazan, Le livre des déçus, l'auteur canadien Steven Erikson développe une théologie originale. Dans le volume exposé, l'héroïne Tavore Paran peine à rassembler son armée pour combattre une redoutable force extraterrestre, tandis que les dieux menacent de

libérer une fois de plus les dragons pour détruire le monde. Leur désir est d'éradiquer toute civilisation, d'anéantir tout être humain, afin de repartir sur de nouvelles bases.

84. La Bible pour les chats

(Le Chat du Rabbin, tome 11)

Joann Sfar (1971-)

France, Dargaud 2021

Collection Philippe Borgeaud

Dans cet album, le Chat tombe par hasard sur le numéro de téléphone de Dieu, et se prend désormais pour un nouveau prophète. Il part diffuser une interprétation très personnelle des textes saints.

85. Le Temple du Soleil

(Les Aventures de Tintin, 14^e album)

Hergé (1907-1983)

Tournai, Casterman, 1949

Collection Simon de Tovar

Tintin et le capitaine Haddock se rendent au Pérou, dans le prolongement de l'album précédent (Les Sept Boules de cristal). Ils sont conduits jusqu'au temple inca où le professeur Tournesol, coupable d'un sacrilège, est prisonnier. Capturés à leur tour, ils sont destinés à être sacrifiés. La prédiction par Tintin d'une éclipse de soleil (le soleil étant un dieu) leur permet d'échapper à la mort...

99 Apotheon.

(Bande-annonce et consoles interactives PS4)

Jeu vidéo d'action 2D créé par Lee Vermeulen en février 2015

Édité et diffusé par Alientrap Games Inc.

Apotheon est un jeu vidéo développé et publié par la compagnie indépendante canadienne Alientrap en 2015. Son graphisme, unique, s'inspire de l'art de la céramique antique à figures noires ; son scénario, lui, trouve ses racines dans la mythologie grecque. Dans la Grèce ancienne, les dieux ont commencé à punir les humains en raison de leur arrogance et de leur défiance envers eux. Un jeune héros, Nikandreos

Renseignements :

Kaisa Pousset, kpousset@mir.ch

Jean-Quentin Haeffliger, jqhaeffliger@mir.ch

Gabriel de Montmollin, 079 792 54 15, gdemontmollin@mir.ch